

Question d'identité Identity

Greg Beatty

Les lieux de la sculpture
The Places for Sculpture
Number 51, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beatty, G. (2000). Question d'identité / Identity. *Espace Sculpture*, (51), 18–20.



Question d'identité Identity

GREG BEATTY

En 1993, j'ai interviewé une étudiante sur son exposition de maîtrise. Je ne me souviens pas vraiment des œuvres qu'elle a présentées, à l'exception d'un vidéo la montrant en train d'uriner, et que le propos concernait la notion d'identité issue du dualisme masculin/féminin. J'ai alors demandé à l'artiste si certaines différences entre les hommes et les femmes relevaient du biologique. Elle m'a dévisagé, puis répondu : « Greg, la biologie n'a rien à voir là-dedans ! » Je n'ai rien répliqué sur le coup, mais j'ai songé peu après que sa position était plutôt radicale. Après tout, la sélection naturelle et la génétique ont constitué les forces dominantes de la vie sur terre durant des millions d'années... Ainsi étais-je impliqué dans le fameux « débat » entre les scientifiques et les théoriciens de la culture.

En explorant la question de l'identité, les artistes s'appuient sur des théories formulées par les structuralistes français dans les années soixante. Foucault et d'autres ont soutenu qu'à la naissance, les individus sont des... « pages blanches » sur lesquelles s'inscrivent valeurs et croyances transmises par des entités comme la famille, les institutions sociales et les mass media. Dans son livre, *Sociobiology*, publié en 1975, Edward Wilson démontre comment le comportement animal est tributaire de la biologie, laissant présager, dans le dernier chapitre, que plusieurs aspects du comportement humain — comme l'accouplement, l'investissement parental et l'expansion territoriale — peuvent être explicités avec des concepts similaires. Dans une lettre célèbre adressée à la *New York Review Books*, plusieurs universitaires de Harvard ont dénoncé la position de Wilson, la considérant semblable à celle du nazisme. Ce dernier a tout de même persisté et la bataille s'est engagée.

Inspirées par les théories de Foucault concernant le pouvoir, la connaissance et le caractère relativiste de la vérité, des critiques post-modernes comme Donna Haraway et Sandra Harding ont affirmé que la science n'est qu'un « ensemble andro-centrique de forces sociales », lequel n'a pas plus de préséance sur la « vérité » que toute autre approche. En outre, son allégeance à l'empirisme s'avère des plus « oppressives », et par conséquent « politique à maints égards », permettant ainsi aux mâles eurocentristes de maintenir leur hégémonie. Au départ, les scientifiques restèrent indifférents à ces critiques. Toutefois, les attaques se faisant plus virulentes, ils se sentirent obligés d'y répondre. Ce qui s'ensuivit fut un incessant feu croisé, mis en évidence en 1996 par l'article sarcastique du physicien Alan Sokal dans *Social Text* où il analyse le « pi » d'Euclide et le « G » de Newton, les qualifiant de « fatalement dé-centrés et déconnectés ». Le canular suscita de nombreuses controverses, Sokal accusant les théoriciens de la culture de paresse intellectuelle et de badinage à la mode. Depuis lors, les esprits se sont quelque peu refroidis, et la plupart des scientifiques sont prêts à reconnaître — telle la revue *Nature*, dans son éditorial de 1997 — que les « idées en vogue » influencent ce « que l'on accepte comme vérité scientifique ».

In 1993, I interviewed a female MFA student on her graduating exhibition. I don't remember too much about the show, other than that it contained a video of her urinating, but it addressed gender identity. At one point, I asked if any of the differences between men and women were attributable to biology. She looked me in the face and said, "Greg, biology has nothing to do with it!" I didn't say anything at the time, but I thought later her position was rather extreme. After all, natural selection and genetics have been the driving forces of life on Earth for over a billion years. Thus was I introduced to the vaunted "war" between scientists and cultural theorists.

In exploring identity, artists rely on theories formulated by the French Structuralists in the 1960s. Foucault and others held that when individuals were born, they were "blank slates" upon which values and beliefs were inscribed by such mechanisms as the family, societal institutions and mass media. In 1975, Edward Wilson published *Sociobiology*. It showed how animal behaviour is a function of biology, and in a final speculative chapter suggested that many aspects of human behaviour such as mating, parental investment and territorial expansion might be understood in similar terms. In a celebrated letter to the *New York Review of Books*, several Harvard academics denounced Wilson's idea as akin to Nazism. But he stood his ground, and the battle was joined.

Drawing on Foucault's theories with respect to power, knowledge and the relativistic nature of truth, postmodern critics like Donna Haraway and Sandra Harding asserted that science is just an androcentric "complex of social forces" that had no better claim to the "truth" than any other endeavour, and that its allegiance to empiricism was "oppressive", and therefore "politics by other means", in which Eurocentric males sought to maintain their hegemony. At first, scientists were indifferent to this criticism. But as attacks became more strident, they felt compelled to respond. What followed was considerable sniping back-and-forth, highlighted in 1996 by physicist Alan Sokal's joke article in *Social Text* which analyzed the "fatally de-centered" and "disconnected" "pi of Euclid and G of Newton". The hoax ignited a firestorm of controversy, with Sokal accusing cultural theorists of intellectual sloppiness and trendy buffoonery. Since then, tempers have cooled. Most scientists are now willing to concede, as *Nature* did in a 1997 editorial, that "fashionable ideas" do affect what "becomes accepted as scientific truth". As well, Harding now regrets calling Newton's *Principia Mathematica* a "rape manual" that permitted "the scientist as husband (to force) nature to his wishes".

In his book, *The Sixties*, Arthur Marwick criticizes the Structuralists for transforming "the sensible observation that all human activities are in some way influenced by" society or culture into "the dogma that all such activities are socially or culturally constructed." Sociobiologists such as Wilson and Richard Dawkins take the oppo-

Gerri Ann Siwek,
*Funomena: The Mobile
Museum of the Weird
and Strange*. Mixed
media. Photo: Gerri
Ann Siwek.
(www.3.sk.sympatico.ca/
/funomena).



Harding regrette aujourd'hui d'avoir qualifié le *Principia Mathematica* de Newton « de manuel du violeur » qui incite le « scientifique — à l'instar du mari —, à contraindre la nature à ses propres désirs ».

Dans son livre *The Sixties*, Arthur Marwick critique les Structuralistes pour avoir modifié « l'observation nuancée que toutes les activités humaines sont d'une façon ou d'une autre influencées par la société et la culture » de manière à en faire un « dogme suivant lequel toutes ces activités sont des constructions sociales et culturelles ». Des sociobiologistes comme Wilson et Richard Dawkins adoptent la position contraire, à savoir que c'est le génome qui détermine l'homme et la femme. En s'attardant au terme « génétique » dans *The Readers Guide to Periodical Literature*, on trouve une multitude d'entrées : Alcoolisme (aspects génétiques), Alzheimer, Comportement criminel, Dépression, Crise cardiaque, Homosexualité, Longévité, Obésité, Schizophrénie... En 1998, par exemple, la revue *Scientific American* a publié « Genetics of Cognitive Abilities and Disabilities ». Plus tôt dans le siècle, notent les auteurs, la variabilité des habiletés cognitives était attribuée à des facteurs environnementaux. Par contre, des expériences récentes d'habiletés au niveau verbal/spatial chez des jumeaux et des enfants adoptés suggèrent que l'hérédité joue un rôle important dans le développement cognitif.

À l'encontre des sociobiologistes, les psychologues évolutionnistes perçoivent l'esprit comme un médiateur entre les gènes et le comportement. Plus encore, ils croient que la plupart des mécanismes psychologiques humains sont le produit non pas de la culture mais d'adaptations initiées par la sélection naturelle. Ils emploient le terme *Environnement d'une adaptabilité évolutive* pour décrire les périodes de forte pression sélective, comme cela s'est produit il y a deux millions d'années lorsque les êtres humains ont été confrontés à une expansion majeure de leur cerveau. À cette époque, nous étions des tribus de chasseurs, de sorte que notre comportement reflétait ce mode de vie. À titre d'exemple, une étude récente menée par Neil Wiener définit la guerre comme une « forme de compétition mâle intrasexuelle [...] parfois pour chercher à s'accoupler, mais le plus souvent pour acquérir les ressources nécessaires afin d'attirer et de retenir des partenaires ».

Les critiques de la psychologie évolutionniste se plaignent que cela renforce les stéréotypes mâle/femelle. Ils rejettent l'idée que le comportement humain ait été si clairement déterminé durant l'ère du pléistocène. Depuis cette époque, prétendent-ils, notre cerveau et notre corps ont continué d'évoluer et ont été aussi influencés par le patriarcat. Néanmoins, le raisonnement des psychologues

site position — namely, that the genome makes the man/woman. Looking up "Genetics" in *The Readers Guide to Periodical Literature*, one finds a myriad of listings: Alcoholism (genetic aspects), Alzheimer's, Criminal Behaviour, Depression, Heart Disease, Homosexuality, Longevity, Obesity, Schizophrenia. In 1998, for instance, *Scientific American* published "Genetics of Cognitive Abilities and Disabilities". Earlier this century, the authors noted, variance in cognitive abilities was generally ascribed to environmental factors. Recent tests of verbal/spatial ability in twins and adoptees, however, suggest heredity plays an important role in cognitive development.

In contrast to sociobiologists, evolutionary psychologists regard the mind as a mediator between genes and behaviour. Furthermore, they believe that most human psychological mechanisms are the product not of culture, but of adaptations forced by natural selection. They use the term *Environment of Evolutionary Adaptedness* to describe periods of selection pressure, such as that which occurred two million years ago, when humans experienced major brain expansion. During this time, we were hunter-gathers, so our behaviour reflects this way of life. Recent research by Neil Wiener, for example, identifies war as a "form of intrasexual male competition [...] occasionally to obtain mates, but more often to acquire the resources to attract and retain mates".

Critics of evolutionary psychology complain that it reinforces male/female stereotypes. They reject the idea that human behaviour was so strongly imprinted during the Pleistocene period. Since then, they argue, our brains and bodies have continued to evolve, and have been additionally influenced by patriarchy. Nonetheless, the reasoning of evolutionary psychologists is persuasive. Hominids began separating from apes six million years ago. Assuming twenty-five years per generation, we are the product of 240,000 generations of evolution. Because women are vulnerable in pregnancy and childcare, they naturally would have gravitated to men able to provide resources and protection. Their ability to hunt would also have been constrained. But they were expert at gathering much needed fruits, vegetables and pharmacological plants. Now, when researchers do neurological studies, they find men are better at spatial relationships — a talent they would have developed pursuing game — while women are superior at locating stationary objects.

An alternative to genetic reductionism is Wholism, which focuses on the collective behaviour of cells, tissues and organs. Under this approach, organisms operate as dynamic systems in which genes play an important, but limited role as one of a host of internal and

évolutionnistes est convaincant. Les hominidés ont commencé à se détacher des singes il y a six millions d'années. En présumant vingt-cinq ans par génération, nous sommes donc le produit de... 240 000 générations. Comme les femmes sont plus vulnérables lorsqu'elles sont enceintes et s'occupent des enfants, elles auraient gravité tout naturellement autour des hommes, ceux-ci étant aptes à fournir des ressources et à assurer leur protection. Leur habileté pour la chasse n'aurait ainsi pu se développer, mais elles étaient passées maîtres pour la cueillette des fruits, légumes et plantes pharmaceutiques. Maintenant, lorsque des chercheurs font des études neurologiques, ils considèrent que les hommes sont meilleurs dans les relations spatiales—un talent qu'ils auraient développé par le jeu—tandis que les femmes seraient supérieures à localiser des objets immobiles.

L'approche dite *Wholism* s'avère une alternative au réductionnisme génétique, mettant l'emphase sur le comportement collectif des cellules, tissus et organes. Selon cette approche, les organismes fonctionnent comme des systèmes dynamiques dans lesquels les gènes jouent un rôle important; ce rôle, toutefois, restant limité car il n'est qu'une force parmi une multitude de facteurs internes et externes. Le *Wholism* penche toujours du côté de la «nature» dans l'équation entre nature et soins pour la progéniture. Mais en rejetant le précepte que les comportements complexes—comme la recherche d'émotions et la maternité—peuvent être expliqués par un gène unique, ceci laisse de la place pour l'idée issue du sens commun selon laquelle, malgré que des individus peuvent être génétiquement prédisposés à certains comportements, l'environnement dans lequel ils grandissent déterminera s'ils réalisent ou non leur destin.

Tout cela, cependant, confronte la notion libérale que tous les gens naissent égaux. Où cela mènera-t-il, je ne peux le dire; mais la génétique moléculaire permet d'anticiper des conséquences à long terme en ce qui concerne l'étude de la notion d'identité, et il appartient aux artistes de s'initier à ce champ de connaissance. Parmi les enjeux les plus préoccupants, il faut noter la subordination de la science à l'industrie. Selon une étude de la Carnegie Mellon University, 35 % des accords de recherche entre les universités et les compagnies pharmaceutiques permettent aux sponsors d'effacer de l'information dans les résultats publiés, tandis que 53 % permettent des délais quant à la publication des résultats de recherche. Comme des chercheurs identifient des gènes reliés à un nombre de plus en plus grand d'incapacités physiques et mentales, il y a danger que les employeurs et les assureurs puissent discriminer des gens ayant des défauts génétiques. Certes, il est aussi possible de soulager beaucoup de souffrance humaine. Jusqu'ici plus de 4 000 gènes particuliers, reliés à des maladies, ont été identifiés et l'on développe des thérapies pour corriger ces gènes défectueux. La technologie transgénique promet de réduire la présence toxique de pesticides dans la nourriture, l'eau, les sols et les tissus. Grâce au clonage, on peut produire des organes d'animaux modifiés génétiquement pour les greffer chez les humains, sauvant ainsi des milliers de vies.

Est-ce que tout cela va se produire ou pas, c'est une autre histoire. Comme le montre la récente décision du ministère de l'Éducation du Kansas d'éviter l'enseignement de la théorie de l'évolution et celle du Big Bang, nous vivons à une époque d'anti-intellectualisme «rampant». Mais dans notre monde postmoderne, où la connaissance est une construction relativiste, le créationnisme s'avère un discours aussi valide que tout autre et il doit donc avoir sa place dans le curriculum. Ignorant ce qui est «vrai», les gens peuvent en venir à carrément croire en n'importe quoi. Le darwinisme social démontre à lui seul comment la science peut être manipulée à des fins politiques. Pour participer intelligemment au débat sur le futur de l'humanité, nous avons besoin de rehausser notre connaissance scientifique. Une compréhension valable, une critique et une analyse des enjeux scientifiques de la part des artistes seraient un apport inestimable à ce processus. ■

L'auteur remercie Keith Soehn de sa contribution à cet article.



Geri Ann Siwek,
*Funomena: The Mobile
Museum of the Weird
and Strange.* (Detail
inside). Mixed media.
Photo: Lisa Reed.

external forces. *Wholism* is still weighted toward the nature side of the nature/nurture equation, but by refuting the precept that complex behaviours like thrill-seeking and motherhood can be explained by a single gene, it leaves room for the common sense idea that while a person might be genetically predisposed to certain behaviours, the environment in which they mature will determine whether they realize their destiny.

Much of the above clashes with the liberal notion that people are created equal. Where this will lead, I cannot say. But molecular genetics promises to have far-ranging consequences on the study of identity, and it behooves artists to acquaint themselves with this field. Of grave concern is the subordination of science to industry. According to a Carnegie Mellon University study, thirty-five percent of research agreements between universities and drug companies allow the sponsor to delete information from published results, while fifty-three percent permit delays in publication. As researchers identify genes linked to a growing number of physical and mental disabilities, the danger exists that employers and insurers could discriminate against people with genetic defects. Yet the potential also exists to alleviate much human suffering. Thus far, over 4 000 single gene diseases have been identified. Therapies are currently being developed to repair defective genes. Transgenic technology promises to reduce the toxic presence of pesticides in food, water, soil and textiles. Through cloning, genetically modified animal organs could be produced for human transplant, saving thousands of lives.

Whether any of this will happen is another matter. As the recent decision of the Kansas Board of Education declining to mandate the teaching of evolution and the Big Bang theory demonstrates, we live in an age of rampant anti-intellectualism. But in a postmodern world, where knowledge is a relative construct, Creationism is as valid as any other discourse, and therefore deserves a place in the curriculum. With no notion of what is true, people can be made to believe virtually anything. Social Darwinism is only one example of how science can be twisted for political ends. To participate intelligently in the debate concerning humanity's future, we need to enhance our scientific literacy. Cogent understanding, criticism and analysis of scientific issues by artists would be invaluable to this process. ■

The author wishes to thank Keith Soehn for his contribution to this paper.